
ÉTHIQUE NATURALISÉE ET PHILOSOPHIE BÉHAVIORISTE

PAUL MENGAL

ABSTRACT. The scientific and philosophical project of Behaviorism runs close to Darwinism inasmuch as, following natural selection, environment is a causal factor that modifies conduct. In addition, its intercrossed usage of the animal-human as a continuum, may lead us to think that Behaviorism would sustain a naturalized ethics grounded in evolutionism, where the ethical human behavior would be rooted on animal emotional and cognitive conducts. This positioning, however, never took place. Behaviorism withholds any stance on ethics, any answer to what constitutes the good life, since any inquire about conduct ruled by norms was substituted by conduct ruled by circumstances; the purpose now was to control, within behavioral engineering, the conditionants that generate conducts.

When Skinner wants to go *Beyond Freedom and Dignity*, he is sustaining that wisdom and common sense have never been efficient principles to govern human's affairs, and that "anything significant was always local and contextual". Furthermore, in rebutting any idea of psychological development, upholding instead mere conditioning, Behaviorism is incapable to understand the development, as in Piaget or Kant, that goes from the exogenous to the endogenous, from heteronomy to autonomy, to dignity and self-esteem as the foundations of liberty and morality.

KEY WORDS. Behaviorism, Skinner, naturalized ethics, behavioral engineering, ethical behavior, development, dignity, liberty.

Sans doute la psychologie béhavioriste est-elle, parmi les théories psychologiques contemporaines, celle dont l'ancrage dans les sciences du vivant est le plus affirmé. L'adhésion sans réserve aux conceptions darwiniennes, puis néo-darwiniennes, des théoriciens du béhaviorisme montre leur projet déterminé de construire une science du comportement dans laquelle le postulat d'ascendance commune, le principe de sélection naturelle, l'action causale des modifications de l'environnement sur les comportements remplissent un rôle majeur.

Dans son article programmatique de 1913, *Psychology as the behaviorist views it*, J. Watson situe clairement la psychologie comme partie de la biologie, affirme que son objet doit être le comportement, tel que défini

Université de Paris XII. / mengal@univ-paris12.fr

par les éthologues, éthologue que fut d'ailleurs Watson lui-même à un moment de sa carrière, et que sa méthode doit être la méthode expérimentale telle que la pratiquent les sciences naturelles¹. Plus délicat à apprécier rétrospectivement est le projet que Watson assigne à sa psychologie. Il s'agit, dit-il, de contrôler le comportement, et d'indiquer ensuite les institutions humaines dans lesquelles doit s'exercer le contrôle du comportement : l'école, l'hôpital, l'entreprise, la caserne, la prison. Les déboires que connut Watson dans sa carrière universitaire l'obligèrent à offrir ses talents à une agence de publicité et à tenir, dans la presse féminine, des chroniques sur l'éducation des enfants.

Sans doute, Watson fut meilleur dresseur de rats que philosophe, mais l'éthique implicite que sa conception contenait, allait connaître des développements inattendus avec ses successeurs. Deux points méritent encore d'être relevés chez Watson et ses contemporains. Tout d'abord un usage entrecroisé de concepts « humain » et « animaux ». Watson parlait de « *infant rear* » alors que Thorndike lui renvoyait l'expression « *animal education* » pour parler, le premier, de l'éducation des enfants, le second de l'apprentissage animal. C'est que l'apprentissage est la grande affaire de la psychologie américaine de l'époque et l'usage des modèles animaux est largement répandu. Thorndike énonce la « loi de l'effet » à partir d'expériences sur des poulets et cette loi, qui dit simplement que la probabilité d'une réponse croît lorsqu'elle est suivie d'un effet positif, devient le grand principe pédagogique à partir duquel seront formées des générations d'enseignants. Le second point à épingle est la volonté farouche qui pousse Watson, à n'importe quel prix, je veux dire au mépris de toute considération éthique, à démontrer que le répertoire émotionnel des enfants se manipule comme tout autre comportement. Un jeune enfant, de 18 mois, éprouvait à la fois une grande attirance pour les petits animaux, rats, chats, hamsters, qu'il aimait caresser et une peur panique des bruits violents. En associant ces deux stimuli, Watson parvint à créer chez cet enfant une phobie des animaux à fourrure. La cible était la conception freudienne du développement affectif dont Watson tentait la déconstruction en montrant qu'il n'y avait rien là d'une genèse mais un simple conditionnement par les circonstances.

Le texte qui opère la synthèse de ce premier béhaviorisme est un ouvrage de B.F. Skinner intitulé *Behavior of Organisms*², dans lequel l'auteur estime devoir refuser l'application des résultats de l'expérimentation animale en dehors du laboratoire.

On serait tenté de dire à ce point de l'histoire schématique du béhaviorisme que la constitution d'une éthique naturalisée serait totalement prévisible au regard des choix en matière de conceptions évolutionnistes. Les comportements humains ne sont pas, par nature, distinguables des comportements animaux. Et s'il en est ainsi des comportements émotion-

nels et de l'apprentissage, on devrait pouvoir retrouver chez l'animal l'enracinement des comportements éthiques. Mais la suite de l'histoire du béhaviorisme nous montre exactement le contraire. La démonstration s'est faite en deux temps forts, marqués chacun par la publication d'un ouvrage dont le titre à chaque fois est évocateur d'un autre ouvrage auquel il s'oppose ou auquel il s'affronte en voulant le dépasser. Les deux ouvrages sont de B.F. Skinner, véritable philosophe du béhaviorisme. Le premier, *Walden Two*³, paru en 1948, mais écrit durant l'été 1945, réédité « sans en changer une ligne », en 1976, s'oppose évidemment au *Walden ou la vie dans les bois*⁴ de Henry David Thoreau. La thèse de Thoreau, inspirée d'Emerson, le chef de file du transcendantalisme américain, est bien connue. La « bonne vie » est la vie solitaire au contact permanent de la nature. Ou encore, si l'on préfère en donner une version économiste : en réduisant le total des biens consommés, on peut réduire le temps passé à des travaux pénibles. Avec de telles idées, l'éthique protestante du labeur quotidien d'autant plus rédempteur qu'il sera pénible en prend un coup sévère, mais la robinsonnade de Thoreau apparaît bien vite comme une éthique de l'égoïsme, alors que si nous consommons le plus possible, nous apprend le libéralisme, chacun aura d'autant plus de chance de trouver un travail. Skinner, dans *Walden Two*, renvoie dos à dos les adversaires en proposant de mettre en œuvre une ingénierie comportementale, un *behavioral engineering* propre à régler les problèmes de la vie quotidienne. En effet, dès le début des années 1950, Skinner va élargir son champ d'étude et passer du laboratoire à la société. Le *behavioral engineering* est cette façon d'appliquer les résultats de l'expérimentation à des situations pratiques. C'est ce que le public commence, à cette époque, à désigner par « la modification du comportement ». A l'évidence, l'enjeu est de nature éthique. Quel est le genre de bonne vie que veut construire Skinner ?

Mais d'abord, il faut faire un retour sur la méthode des béhavioristes. On le sait, le comportement se modèle en fonction des réponses positives ou négatives que l'on donne aux agissements d'un sujet. L'une des principales acquisitions de l'expérimentation béhavioriste est d'avoir montré le caractère inopérant de la punition. Il faut donc en finir avec les châtiements corporels, les brimades, les privations qu'elles soient du dessert, pour un enfant turbulent, ou de la liberté, pour un criminel. La punition entraîne des perturbations physiques ou psychologiques chez celui qui la reçoit mais, plus grave encore, provoque une rancur, une révolte contre ceux qui l'ont administrée. Dans les systèmes punitifs, la société est sans cesse divisée entre ceux qui reçoivent les peines et ceux qui les infligent. Il faut donc s'en tenir aux renforcements positifs. Cette notion est plus complexe qu'il n'y paraît car le système du renforcement selon les béhavioristes n'est pas réductible à la carotte ou au bâton. Il faut y ajouter les circonstances dans lesquelles la récompense ou la punition sont délivrées.

Cette notion désignée par Skinner par l'expression « contingences de renforcement » est au centre de toute entreprise de modification du comportement. Cela signifie que l'action ne s'exerce pas directement sur le comportement à modifier mais qu'une action sur les circonstances, un changement des circonstances fait apparaître d'autres comportements. On comprend mieux alors la totale opposition que faisait Skinner entre les comportements régis par les règles et les comportements régis par les circonstances. On trouve dans *Walden Two* une intéressante discussion sur la question des règles et des codes. Il existe certaines règles de conduite, le « *Walden Code* » mais les règles changent ou peuvent changer au gré des circonstances. « *The Code acts as a memory aid until good behavior becomes habitual* ». Les codes aussi sont soumis aux contingences de renforcement.

Il y a donc dans cette conception éthique l'expression d'une volonté de contrôle qui s'apparente clairement à une volonté historique car la modification du comportement est un processus historique.

En 1971, dans son essai « Nietzsche, la généalogie, l'histoire ⁵ », Michel Foucault analysait les liens circulaires entre les régimes de vérités et les régimes de pouvoirs. Dans son premier cours du Collège de France, « La volonté de savoir », il opposait « le désir (naturel) de connaître, tel qu'il s'exprime chez Aristote, et la volonté (historique) de savoir dont on trouve le modèle chez Nietzsche ⁶ ». La connaissance n'est pas une donnée anthropologique, elle n'est pas inscrite dans la nature humaine. La connaissance est plutôt une invention, l'effet d'une série d'événements, et spécifiquement l'effet d'un rapport de force. La question de l'éthique semble pouvoir se poser dans un rapport analogue. Si l'on exclut l'idée que l'obligation éthique découlerait naturellement du caractère intrinsèquement social de l'être humain, il s'agirait alors de reconstruire l'invention de l'éthique selon la matrice de pouvoir qui l'aurait produite. Foucault a formulé le projet d'écrire une histoire politique de la connaissance, il faudrait songer à écrire une histoire politique de l'éthique. Car le risque est considérable de vouloir naturaliser ce qui est l'objet d'une construction culturelle. La naturalisation est alors présentée comme une évidence qui s'impose à tous, alors que la prise de conscience de la construction historique ou culturelle ouvre la perspective d'une possible reconstruction. C'est à cette possible reconstruction que nous invite Skinner. La distinction entre règle de conduite et manière de se comporter, et le mode d'assujettissement, c'est-à-dire la façon dont un individu donné se reconnaît lié à telle ou telle obligation est au centre de ses préoccupations.

Cette question est abordé par Skinner dans le second ouvrage *Beyond Freedom and Dignity* ⁷, dont le titre est évidemment calqué sur celui du livre de Nietzsche *Beyond Good and Evil* ⁸ (1886). Un peu moins d'un siècle sépare ces deux ouvrages mais la posture éthique des deux auteurs présente bien des ressemblances. L'un comme l'autre partage les grands principes évo-

lutifs darwiniens mais, comme Nietzsche, Skinner pense que l'évolution humaine dans sa dimension comportementale doit être gérée par l'homme lui-même. Dans l'analyse qu'il a consacrée à « Nietzsche et Darwin », Jean Gayon souligne que si Nietzsche rejette la conception darwinienne de l'évolution chez l'homme, la cause est son engagement en faveur de l'eugénisme mais aussi « sa totale désapprobation des thèses de l'évolutionnisme anglais sur l'origine et la signification du comportement moral⁹ ».

A l'eugénisme nietzschéen des organismes, Skinner répond par un eugénisme des comportements qui vise à maîtriser tout ce qui les fait naître. Pour Skinner de *Walden Two*, le *behavioral engineering* est appelé à remplacer sagesse et sens commun (*wisdom and common sense*) dans le gouvernement des hommes, dans la gouvernamentalité aurait dit Michel Foucault. Si Nietzsche voulait aller au delà du bien et du mal, Skinner veut aller au delà de la liberté et de la dignité. Que signifie cette formule ? Skinner savait que la sagesse et le sens commun n'ont jamais constitué des principes efficaces de gouvernement des hommes. L'histoire fourmille d'exemples qui disent le contraire. Quant à la liberté et la dignité, le perspectivisme tout nietzschéen de Skinner « *implied that anything significant, in any area of human experience, was always local and contextual*¹⁰ ». Skinner serait-il le plus nietzschéen des psychologues ?

Avant de répondre à cette question, il faut revenir un instant à *Walden Two* pour en examiner sa structure. Ce récit est d'une extrême simplicité. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, un petit groupe se reconstitue après avoir été dispersé pendant le conflit. Ce groupe est formé d'universitaires : professeurs et anciens étudiants. L'un d'eux manque à l'appel. Ils le recherchent et finissent par apprendre qu'il s'est retiré dans un endroit isolé où il a fondé une sorte de communauté. Le groupe repère l'endroit et visite la communauté sous la direction de son leader. Cette visite est l'occasion de prendre connaissance du système mis en place. Les principes qui régissent *Walden Two* sont peu originaux quand on les apprécie à l'aune de la littérature utopique : pas d'argent ni biens propres, uniformité de l'habitat et de la tenue vestimentaire, les enfants sont retirés dès la naissance à leurs parents biologiques pour être confiés aux spécialistes du *behavioral engineering*. C'est là sans doute le seul trait distinctif de l'utopie skinnérienne. Cette visite est également l'occasion de discussions entre les visiteurs et le leader qui justifie à chaque fois le bien-fondé de ses choix. L'un des visiteurs, le professeur de philosophie, aborde explicitement la question de l'éthique. Frazier, le leader de la communauté, lui répond que sa seule ambition est de permettre à chacun de développer la culture de la communauté selon ses talents. C'est là sa conception de la bonne vie. Mais qui dit quelle est la bonne vie ? Avant de parler de jugement moral qui autorise à dire : ceci est bien, cela est mal, il existe préalablement une

posture morale, une position éthique qui rend possible l'énonciation du jugement. Cette posture éthique n'est pas un comportement, elle lui est antérieure. Cette posture est le résultat d'un pouvoir, d'une force, fut-ce celle de la conviction. A cet égard, on ne peut mettre sur un même plan morale et religion, car la religion est un système de pouvoir qui impose aux adhérents une posture éthique, en l'occurrence une éthique de la transcendance. C'est bien cela que le philosophe s'efforce de faire avouer au leader de *Walden Two* qui bien sûr ne le reconnaît pas. Ce que veut Skinner, c'est que nous laissions de côté notre liberté et notre dignité pour adopter la posture éthique à partir de laquelle nous pourrions formuler nos jugements moraux.

Cette perspective permet d'analyser au cours de l'histoire de nombreuses postures éthiques possibles. L'ambition est donc légitime de faire une archéologie de l'éthique mais certainement pas d'en retracer la généalogie. Les béhavioristes ne pourraient qu'adopter cette position eux qui se sont toujours opposés à une conception génétique, au sens de la genèse, du développement. Si Watson s'en était pris à Freud et à sa théorie du développement affectif de l'enfant, Skinner a combattu durant sa vie toutes les conceptions développementales de la psychologie de l'enfant, de Piaget à J. Bruner et aux cognitivistes ¹¹. Pour Skinner, ce n'est pas l'enfant qui se développe mais les circonstances qui sont modifiées autour de lui. Par exemple, on n'inscrit pas un enfant de six ans à l'école primaire parce qu'il a atteint à cet âge un certain stade de développement mais c'est parce qu'on le met à l'école à cet âge, c'est-à-dire qu'on l'immerge dans un environnement nouveau, dans des circonstances nouvelles, qu'il va exprimer un nouveau répertoire comportemental. C'est l'embryologie du XIX^e siècle qui engendre la psychologie de l'enfant. Celle-ci trouve rapidement un point d'appui très puissant dans le principe de récapitulation formulé par Haeckel en 1862. Piaget en fera le substrat fondamental de son épistémologie génétique en liant la psychologie génétique décrite comme une embryologie de la raison et une généalogie de la connaissance dans l'espèce humaine. La première récapitule la seconde comme l'ontogenèse récapitule la phylogenèse. Dans cette perspective, Piaget décrit une genèse du jugement moral qui va de l'hétéronomie à l'autonomie par un processus, toujours identique au ce qui procède de l'exogène à l'endogène. Pour Piaget, comme pour Kant, être libre, c'est n'obéir qu'à soi-même, selon sa raison pure, être autonome. Et pour être autonome, la dignité se confond avec l'estime de soi ¹³.

C'est justement de cette posture éthique dont Nietzsche ne veut pas entendre parler et que Skinner contourne parce qu'il ne veut pas l'aborder de front. Pour Nietzsche, l'estime de soi, c'est la version du faible de l'honneur. Cette « estime de soi » tellement vénérée aujourd'hui que toute une psychologie du développement éthique s'y engouffre, adaptée à nos

démocraties d'opinions. Adaptée, au sens où les autres devraient nous aider à avoir « bonne opinion » de soi, afin de ne pas se déjuger, de ne pas se dévaloriser, de ne pas perdre son « capital confiance » comme disent les spécialistes des ressources humaines. Pour Nietzsche au contraire, il ne peut y avoir d'éthique que de la distinction. Pour les autres, c'est la morale des sciences sociales. C'est ce que dit Hannah Arendt en d'autres termes :

Cette égalité moderne, fondée sur le conformisme inhérent à la société et qui n'est possible que parce que le comportement a remplacé l'action comme mode primordial de relations humaines, diffère à tous les points de vue de l'égalité antique, notamment celle des cités grecques. Appartenir au petit nombre des égaux (*homoioi*), c'était pouvoir vivre au milieu de ses pairs, mais le domaine public lui-même était animé d'un farouche esprit de compétition : on devait constamment s'y distinguer de tous les autres, s'y montrer constamment par des actes, des succès incomparables, le meilleur de tous (*aiein aristeuein*)¹⁴.

C'est de ce modèle que Nietzsche a la nostalgie. Où est Skinner dans ce débat ? Il a lu Nietzsche et, sans doute, Arendt, mais il s'est retiré de la discussion. Le pouvoir d'imposer une posture éthique, il l'abandonne à la science du comportement, aux spécialistes du *behavioral engineering*. C'est à eux qu'il appartient de définir la posture éthique à partir de laquelle nous pourrions énoncer des jugements moraux, dire ce qui est bien et ce qui est mal.

- 1 J. Watson, « Psychology as the behaviorist views it », *Psychological Review* 20, 1913, 158-177.
- 2 B. F. Skinner, *Behavior of Organisms*, New-York, Appleton Century Crofts, 1938.
- 3 B.F. Skinner, *Walden Two*, Upper Saddle River, Prentice Hall, 1948, réédition 1976 avec une préface « Walden two revisited ».
- 4 Thoreau H. D., *Walden*, Boston, Ticknor & Fields, 1854, trad. franç., *Walden ou la vie dans les bois*, Paris, NRF, 1922.
- 5 Michel Foucault, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », in *Dits et écrits I*, Paris, Gallimard, pp. 1004-1024.
- 6 Arnold Davidson, in *Michel Foucault, Philosophie. Anthologie*, établie et présentée par Arnold Davidson et Frédéric Gros, Paris, Gallimard, p. 381.
- 7 B. F. Skinner, *Beyond Freedom and Dignity*, NY, A.A. Knopf, 1972.
- 8 F. Nietzsche, *Jenseits von Gut und Bösel*, Leipzig, C.G. Neumann, 1886.
- 9 Jean Gayon, « Nietzsche and Darwin », in J. Maienschein & M. Ruse, *Biology and the Foundation of Ethics*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 191.
- 10 Jean Gayon, *op.cit.* p. 191.
- 11 B. F. Skinner, « Cognitive science and behaviourism », *British Journal of Psychology*, 76, 1985, p. 291-301.
- 12 J. Piaget, *Le jugement moral chez l'enfant*, Paris, Alcan, 1932.
- 13 Voir sur ces questions P. Mengal, *Histoire du concept de recapitulation. Ontogenèse et phylogenèse en biologie et sciences humaines*, Paris, Masson, 1993 et P. Mengal, « L'histoire du concept de recapitulation : théologie, philosophie de l'histoire et biologie », *Bulletin de la Société Zoologique de France*, 119, 2, 1994, p. 109-116.
- 14 H. Arendt, *The Human Condition*, Chicago, The University of Chicago Press, 1958. Trad. franç., *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Levy, 1961, p. 80.